





# L'HOMME RECONSTRUIT

## Du même auteur

- Un lit pour deux, la tendre guerre*, Lattès, 2015.
- Piégée dans son couple*, Les Liens qui Libèrent, 2016.
- Saint-Valentin, mon amour*, Les Liens qui Libèrent, 2017.
- Burkini, autopsie d'un fait divers*, Les Liens qui Libèrent, 2017.
- L'Amour qu'elle n'attendait plus*, Hugo, 2018.
- La Fin de la démocratie. Apogée et déclin d'une civilisation*, Les Liens qui Libèrent, 2019.
- Pas envie ce soir. Le consentement dans le couple*, Les Liens qui Libèrent, 2020.
- C'est fatigant, la liberté... Une leçon de la crise*, L'Observatoire, 2021.
- Ce qu'embrasser veut dire. Raison, sexe et sentiments*, Payot, 2021.
- La Trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Armand Colin (nouvelle édition), 2022.
- Petite philosophie de la chaussette*, Buchet-Chastel, 2022.
- Petites vengeance, ou les Trahisons positives dans le couple*, L'Observatoire, 2023.

JEAN-CLAUDE KAUFMANN

—

L'HOMME  
RECONSTRUIT

Le couple à l'épreuve  
de la guerre des sexes

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella.

ISBN 978-2-283-04014-0

À mes trois petites-filles





Dans un pamphlet acide, intitulé *SCUM Manifesto*, l'intellectuelle américaine Valerie Solanas, il y a plus de cinquante ans déjà, déroulait son projet, radical et limpide : il faut « supprimer le sexe masculin<sup>1</sup> ». L'homme est « une fausse couche ambulante, un avorton congénital », au mieux il ne sert à rien. Il est d'un caractère détestable, « complètement égocentrique, prisonnier de lui-même, incapable de partager, ou de s'identifier à d'autres ; inapte à l'amour, à l'amitié, à l'affection, à la tendresse ». Un « mort-vivant, un tas insensible ». Il est pire que les singes mais « c'est encore trop le flatter que de le comparer à un animal<sup>2</sup> ». Pourquoi les femmes devraient-elles composer avec cette moitié de la planète qui n'a rien d'humain ? La révolution à venir sera celle d'un monde débarrassé des hommes, purement féminin.

On imagine la réaction du pauvre homme lisant ces lignes. La stupéfaction bien sûr, mais aussi peut-être l'effroi. Devrait-il craindre pour sa vie ? N'assiste-t-il pas à l'esquisse de ce qui pourrait devenir un terrorisme féministe ? Il entend alors un grand éclat de rire, d'une amie justement, à ses côtés. Qui lui dit qu'il ne faut pas avoir peur, ni tout

prendre ainsi au premier degré, que ce texte, qui certes connaît un nouveau succès aujourd'hui, est une fantaisie littéraire, irradiée d'un humour subversif (elle éclate de rire à nouveau). Notre homme, lui, a bien du mal à trouver ce qu'il y a de drôle là-dedans. Hommes et femmes ne seraient-ils pas en train de moins bien se comprendre ?

★

Le monde change. Très vite, très fort. Il faut savoir reconnaître quand l'histoire s'emballe ; or nous vivons une époque de très forte intensité. Au son du canon, la géopolitique voit de nouveaux blocs se former. Mais le bouleversement se produit aussi dans les plis les plus intimes de nos vies privées. Une vaste mutation anthropologique est en cours. Être une personne aujourd'hui ne veut plus du tout dire la même chose qu'hier.

Une révolution silencieuse nous pousse depuis un peu plus d'un demi-siècle à être sujets de nos existences, à décider en tout, à choisir nos relations, notre avenir, notre morale, notre vérité. À forger – à bricoler, devrais-je dire – notre identité qui, en créant une cohérence existentielle, donne sens à notre trajectoire de vie. Tous les cadres anciens, institutionnels ou sociaux, qui portaient et canalisait les pensées et les comportements, sont peu à peu détruits, pour laisser place à l'utopie grandiose qui nous emporte et nous enivre : le sujet, désormais seul maître de son futur, qui peu à peu remplace le destin d'antan. La dernière détermination, la plus résistante – la nature, le biologique, l'animalité qui est en nous –, est en passe d'être défaire. Ce qui apparaissait impensable il y a peu encore devient possible sous nos yeux. Le sujet, à la force de sa seule subjectivité, de son ressenti secret, de ses rêves parfois, devient plus puissant que ce

que des millénaires et des millénaires avaient institué, ce qui semblait à jamais indépassable. Sur simple déclaration administrative par exemple, il est maintenant possible de changer de genre. Simone de Beauvoir avait affirmé : « On ne naît pas femme, on le devient », phrase devenue culte indiquant que le féminin était le résultat d'une fabrication sociale. L'expression prend de nos jours une nouvelle signification, très différente. Tout homme peut devenir femme, toute femme peut devenir homme, si il, si elle, se ressent ainsi.

Ou devenir autre chose encore. « Iel ». Le genre neutre est reconnu dans plusieurs pays, la fluidité de genre séduit une part non négligeable de la jeunesse. Ni homme ni femme donc, ou homme un jour, femme le lendemain. Le sujet, vous dis-je, le sujet, capable d'ouvrir une infinité de possibles, libre de s'inventer à sa guise. Créativité généralisée qui toutefois met en flottement tous les repères ; la liberté se paye d'une perte des certitudes anciennes. Or c'en est trop pour certains, précarisés qui cherchent à se rassurer, ou nostalgiques qui songent à une restauration, une réaction conservatrice. Sous l'étendard du bon sens qui dit qu'un homme est un homme, et que les femmes ne sont pas des Hommes comme les autres. Deux camps opposés, de plus en plus marqués, de plus en plus fermés, de plus en plus hostiles, prennent place dans le champ de bataille et affûtent leurs armes.

La guerre du genre a déjà commencé.

Dans le camp de la libre invention de soi dépassant les contingences corporelles, tout n'est pas que plaisir et légèreté. La société est encore balisée par les anciennes déterminations, le sujet qui veut s'émanciper du poids de l'histoire doit convaincre, convaincre et convaincre encore, chaque jour, à

chaque coin de rue, se battre contre la terrifiante armée du bon sens engluée dans ses croyances archaïques, traverser des épisodes de doute ou de souffrance. L'émergence du sujet s'inscrit dans une tendance dominante, elle a le vent en poupe, mais elle constitue des minorités sexuelles qui, elles, restent dominées. Ce qui les pousse à s'organiser pour se défendre, et à afficher leur fierté quand elles obtiennent des droits et parviennent à se rendre plus visibles. Évolution logique, direz-vous, il n'y a rien de spécial à dire là-dessus.

Eh bien, détrompez-vous, c'est précisément là que se produit un événement considérable, l'essor des affirmations identitaristes\*. Tout le monde les voit grandir autour de soi, sous les formes les plus diverses (nationalismes belliqueux, fondamentalismes religieux...), les minorités sexuelles n'en sont qu'une manifestation particulière ; pas la plus préoccupante, j'en conviens. Nous les voyons mais sans comprendre exactement ce qui se passe et quelle est l'origine de ce mécanisme social. Il faut plonger au plus profond de l'histoire pour trouver les causes, dégager la dynamique sociale qui nous entraîne. On comprend alors pourquoi les

---

\* Les processus identitaires, bien qu'au centre des bouleversements de notre époque, restent très mal compris. Chacun est désormais contraint de forger sa propre identité, et cela provoque tant d'incertitude et d'angoisse que le plus simple est de se réfugier dans une affirmation totalisante, une lecture dogmatique et fermée du réel, une « identité » éternelle, qui n'est pourtant qu'un rêve. Les minorités sexuelles et le néoféminisme contemporain sont fortement influencés par ces processus. Mais parler d'affirmations identitaires à leur propos aurait pu provoquer des incompréhensions dans la mesure où le terme est souvent employé aujourd'hui pour qualifier des mouvements d'extrême droite. J'ai donc préféré parler d'identitarisme, au risque de passer pour jargonneur, mais qui est un terme nécessaire afin d'éviter les méprises. Quant au féminisme identitariste, je le désigne aussi par le terme plus simple de séparatiste, qui révèle bien ce qui est au cœur de sa vision : un monde séparé des hommes.

affirmations identitaristes nous piègent dans une logique de fermeture et de réification. Des frontières culturelles sont érigées, ce qui était malléable devient dur comme fer. Les groupes ainsi constitués, sûrs d'eux-mêmes et de leurs évidences, peuvent dès lors entrer en concurrence entre eux, jusqu'au conflit quand leurs intérêts s'entrechoquent.

Prenez les femmes trans. Elles sont confrontées au soupçon. Sont-elles vraiment des femmes, de vraies femmes ? Elles doivent argumenter face à leur entourage, donner des preuves à l'administration, expliquer la vérité profonde de leur mutation, elles qui étaient autrefois des hommes, ou plutôt, qui étaient étiquetées comme étant des hommes, ce qu'elles n'étaient pas, elles en sont certaines. Leur vie est un combat permanent, qui les pousse souvent de la transition de genre à la transition sexuelle, pour prouver par la chair, à coups d'hormones et de bistouri, leur féminité irrévocable. Malgré tout, l'entourage reste soupçonneux, la perplexité au coin des lèvres. On leur demande si leur choix n'est pas une lubie. La femme trans rétorque, en haussant le ton, que ce n'est pas une lubie bien sûr, sans être un choix non plus, qu'elle se sent femme parce qu'elle est femme, qu'elle ne peut souffrir l'ombre d'un doute à propos de cette évidence existentielle. Que le moindre doute lui fait vivre des souffrances sans fin.

Or les femmes qui sont femmes depuis la naissance (certains les appellent désormais des femmes cisgenres) ont parfois des doutes justement. Des courants du féminisme s'interrogent : certaines transitions de genre ne dissimuleraient-elles pas une des dernières ruses du patriarcat ? Des hommes, prédateurs masqués, ne se déclareraient-ils pas femmes pour investir des vestiaires féminins et autres lieux intimes où ils perpétreront leurs méfaits ? En Écosse, un viol commis dans une prison pour

femmes, par un homme officiellement devenu femme, a ainsi beaucoup échauffé les esprits.

Lesbiennes, gays, bi, trans, queers, intersexes, pansexuels, androgynes, asexuels, féminisme TERF (Trans-Exclusionary Radical Feminist), intersectionnel ou antispéciste : la guérilla des minorités sexuelles et de genre aura-t-elle lieu ?

À la différence des hommes, les femmes doivent parcourir une trajectoire d'émancipation plus longue, déplacer davantage de montagnes. Comme les hommes, elles doivent briser les cadres anciens qui bridait les libertés. Mais elles étaient tout en bas de la hiérarchie formée par ces cadres, victimes d'un système de domination, puissant, complexe, mêlant matériel et symbolique. Elles doivent donc procéder à une double émancipation, et l'on se dit que cela pourrait se fondre dans un même élan. C'est d'ailleurs ce qui s'est produit souvent dans les premiers temps du féminisme. Mais c'est de moins en moins le cas aujourd'hui. Car ici aussi la machine infernale des affirmations identitaristes entraîne des fermetures, des fixations, des durcissements. Qui sont l'exact inverse de ce que devrait provoquer l'auto-nomisation individuelle, une ouverture permanente, une souplesse existentielle.

Une des principales questions porte sur le fonctionnement de la domination masculine. Car, malgré d'importants progrès faits dans le sens de l'égalité, cette domination s'exerce toujours, et reste bien marquée en certains domaines. Le courant du féminisme séparatiste a tendance à employer le mot « patriarcat » pour la désigner. En soi ce terme serait tout à fait recevable, il renvoie bien à un pouvoir fondé sur une hiérarchie sexuelle. Sauf qu'il est massivement employé dans une orientation idéologique précise, considérant la domination masculine comme un système supérieur aux individus, plus puissant qu'eux. Intangible

(ou presque) donc, puisque les efforts des hommes pour le changer sont vains (ou dérisoires). Or la façon dont est définie cette domination s'avère cruciale pour l'avenir des relations entre les femmes et les hommes. Si les hommes ne sont que des agents du patriarcat et non des sujets capables de briser les anciens cadres, leur bonne volonté éventuelle pour faire avancer l'émancipation apparaît comme négligeable. L'homme, parce qu'il est un homme (un suppôt du patriarcat, diraient les mêmes conceptions extrêmes), n'aurait au mieux qu'un rôle second : celui d'assister au combat collectif des femmes. Contre le patriarcat. C'est-à-dire contre le système dont il fait partie intégrante.

Le mouvement d'émancipation fondé sur le sujet offre une tout autre perspective. Certes il nécessite une mobilisation masculine, une mise en mouvement pour progresser vers l'égalité, et ce n'est pas gagné d'avance. Cela agacera beaucoup de féministes et en mettra certaines en colère, je comprends pourquoi, mais il me semble essentiel d'aider les hommes, de les convaincre, de les soutenir, pour qu'ils accentuent leurs efforts. « Déjà ils nous dominent, ils occupent les postes de responsabilité, ils nous agressent sexuellement, ils nous tuent parfois, et il faudrait en plus que ce soit nous qui les aidions ! Voilà bien encore une position machiste. » Or je ne crois pas du tout que cette position soit machiste, bien au contraire. Je pense même qu'elle seule peut permettre de prévenir une dérive machiste de notre société, que l'on constate déjà à travers l'essor de groupuscules masculinistes, entraînés dans une logique de rigidification et de radicalisation des points de vue, une dynamique d'affrontement des blocs, masculin contre féminin. Ceci à l'échelle nationale. Si l'on élargit la perspective au niveau mondial, le constat est encore plus inquiétant, très inquiétant. Bien que la cause de l'égalité continue

à progresser dans la plupart des pays démocratiques en effet, une violente réaction antiféministe et antifemmes se met en place dans toute une série de pays autoritaires, une sorte de revanche historique des hommes.

La guerre des sexes aura-t-elle lieu ?

Notre société est de plus en plus envahie par les émotions, les sensations, les passions, et cela est très lié aux préoccupations identitaires. Car seule une émotion peut fermer le sens, créer une totalité existentielle. Certaines sont douces et passagères, d'autres sont violentes et durables. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les philosophes avaient ouvert un débat sur les bonnes et les mauvaises passions. Leur idée était de cultiver les meilleures pour refouler les mauvaises, surtout les plus dangereuses. Un tel débat serait encore plus vital aujourd'hui. Car les émotions tendres aussi mènent un combat, en s'élargissant elles marginalisent les passions tristes et violentes. Or, dans les tréfonds de la société, sommeille aujourd'hui un immense désir d'humanité. Un désir d'amour, d'attention envers son prochain. Qui ne parvient pas toujours à s'exprimer, sauf dans les petits mondes que sont la famille ou les réseaux d'amitié. Ces petits mondes sont une compensation aux débordements des calculs égoïstes, de la concurrence effrénée et des confrontations armées qui gangrènent la planète. Une sorte de réalisation, un peu édulcorée, de la grande promesse romantique d'autrefois : à la force des sentiments, s'arracher à la médiocrité pour créer un univers à soi. Fondé ici sur la complicité, la tendresse, la générosité, la caresse, le rêve d'une écologie de la douceur et du bien-être. Qui trouve-t-on dans cet ersatz néoromantique ? Des couples homosexuels, parfois des intimités moins duales, ou plus ouvertes, des sujets au genre ou au désir flottant, et cela de plus en plus, notamment dans la jeunesse, car telle est



l'incontestable évolution des mœurs. Mais leur nombre reste encore relativement minime comparé à l'immense cohorte des duos homme-femme. Le couple hétérosexuel, certes plus fragile et instable, reste très largement le modèle dominant.

Peut-on entrer dans une logique amoureuse et considérer d'emblée son partenaire masculin comme un possible suppôt du patriarcat ? La réponse est clairement négative. Les jeunes féministes séparatistes qui entrent en couple hétérosexuel aujourd'hui soit vivent des expériences conjugales brèves, soit sont condamnées à trahir secrètement la cause. Non pas à renoncer à l'égalité. Mais à l'idée que leur partenaire puisse être d'abord et avant tout un ennemi potentiel. Beaucoup de choses se jouent dans le secret des intimités conjugales ; l'équilibre entre guerre et paix s'y décide en grande partie. La guerre est à l'offensive dans les prises de parole publiques, cependant que la paix travaille en douceur dans les petits mondes amoureux. Mais attention : cette paix n'est que provisoire et trompeuse si l'inégalité ne se résorbe pas, si les hommes profitent de l'absence de critiques et de remises en cause pour retourner ou même se maintenir dans leurs confortables habitudes inégalitaires. Et si les plus impulsifs d'entre eux ne font pas un effort d'autocontrôle pour éviter les dérapages extrêmes.

Il reste beaucoup de chemin à parcourir. Nous devons le parcourir ensemble dans les couples, hommes et femmes réunis ; la société tout entière doit rester mobilisée. C'est à cette condition que l'affrontement entre blocs qui se met actuellement en place pourra être évité. L'avenir n'est pas écrit, la guerre des sexes pourrait avoir lieu. Mais je remarque deux choses. La puissance titanesque du besoin d'amour. Et, je le crois, une bonne volonté manifeste chez une majorité d'hommes, le souhait de progresser. Deux

L'HOMME RECONSTRUIT

éléments qui, croisés, me permettront – j'en fais le pari optimiste – de ne pas conclure sur un point d'interrogation.

La guerre des sexes n'aura pas lieu.

## Introduction

Le 22 septembre 2021, lors d'un débat télévisé, la militante écoféministe Sandrine Rousseau (elle sera élue députée en juin 2022) lance cette phrase à la volée : « Je vis avec un homme déconstruit, et j'en suis hyper heureuse. » Le buzz est immédiat, les réseaux sociaux s'enflamment, les chroniqueurs haussent le ton, les dessinateurs appuient leurs coups de crayon. L'homme déconstruit fait soudain la une.

La dominante est à la moquerie, poussant la caricature jusqu'à la dérision, libérant des rires cachant mal les angoisses et les indignations. Des hommes diminués, désarticulés ou maladroitement recollés, prêts à tomber en morceaux, illustrent avec radicalité la radicalité de cette vision futuriste qui fait frémir. L'homme de demain pourrait ne plus être qu'un fragile pantin.

L'emballement médiatique donne aussitôt matière à la pensée conservatrice pour démontrer les risques de certains courants se définissant comme « progressistes ». La journaliste Noémie Halioua écrit dans une tribune du *Figaro Vox* : « Il est nécessaire de remettre l'église au centre du village, les pendules à l'heure, les points sur les "i". Redire les évidences, rappeler le réel, revenir aux fondamentaux que le

terrorisme intellectuel tente de toutes ses forces d'occulter. Le ciel est bleu en été, la terre est ronde et la plupart des femmes ne veulent pas de l'homme "déconstruit" que la députée écologiste Sandrine Rousseau se réjouit d'avoir dans sa vie (et dont elle veut faire un modèle pour les autres). Ce spécimen non défini que l'on imagine doté d'un pénis mais dépourvu d'attributs masculins, neutre voire féminisé, castré symboliquement<sup>1</sup>. » Au-delà de la défense des hommes, prétendants paradoxaux au statut de nouvelles victimes, une réflexion existentielle est sous-jacente : trop c'est trop, l'indéfinition de genre ne peut être poussée à l'infini, un homme ou une femme, ce n'est pas la même chose. Dans le mouvement de rejet de l'« homme déconstruit », l'ambition est d'entraîner une majorité de la société, déstabilisée, fragilisée, épuisée mentalement par la mise en flottement généralisée de tous les repères, des certitudes anciennes, des évidences élémentaires, vers un retour au bon sens. Un homme ou une femme, ce n'est pas la même chose.

Hélas pour les tenants d'une redécouverte des vérités fondamentales, un sondage est alors publié, plébiscitant massivement l'homme déconstruit<sup>2</sup>. Nouvelle surprise dans l'opinion. Soixante-dix pour cent des femmes déclarent qu'elles souhaiteraient vivre avec cet humain du troisième type. Les hommes sont légèrement moins enthousiastes, mais malgré tout partie prenante de cet étonnant bouleversement : 57 % disent souhaiter être « déconstruits » ! Qui aurait pu imaginer cela ? En fait, en regardant de près les questions, on comprend un peu mieux. Bien des résultats des sondages dépendent de la manière dont sont posées ces dernières<sup>3</sup>. Or, ici, elles étaient particulièrement orientées.

La première question suivait une définition du concept de déconstruction, mal connu par le commun des mortels, et surtout quelques exemples concrets beaucoup plus simples

à comprendre. « La déconstruction désigne un processus de réflexion et de prise de recul vis-à-vis de son schéma d'éducation, permettant de s'affranchir petit à petit des normes qui régissent les relations entre hommes et femmes sous le prisme de la domination masculine. Cela peut se traduire dans la vie quotidienne par une répartition plus égalitaire des tâches domestiques et familiales, une meilleure communication conjugale, une sexualité moins centrée sur le plaisir de l'homme et les rapports de domination, des comportements moins sexistes... Personnellement, au regard de cette définition, souhaitez-vous être avec un homme déconstruit ? » Ah bon, la déconstruction c'est donc cela ? Un homme qui participe au ménage et qui est attentif à sa partenaire ? Alors oui, dans ces conditions bien sûr, qui ne rêverait de vivre avec cet homme-là ? Va donc pour l'« homme déconstruit » ! Soixante-dix pour cent des femmes en rêveraient. « L'« homme déconstruit » semble donc avoir la cote », commente *Libération*<sup>4</sup>.

Puis, en quelques mois, ce fameux homme déconstruit a presque complètement disparu des radars médiatiques. Il en va souvent ainsi désormais de nombre de polémiques montées en épingle, aussi électriques et passionnelles qu'éphémères et superficielles, qui se succèdent à haute fréquence, chaque nouveauté renvoyant les anciennes dans l'oubli. Disparition d'autant plus aisée que les termes du débat n'avaient pas eu le temps d'être clarifiés. L'homme déconstruit, personnage incertain, était resté énigmatique, ballotté entre deux univers intellectuels non seulement opposés mais surtout totalement étanches l'un à l'autre : le retour au bon sens *versus* la marche progressiste contre les dominations. On ne peut échanger que si l'on parle la même langue.

Ajoutant à la confusion ambiante, il faut dire que, de surcroît, les hérauts de la déconstruction, partagés entre lignes d'explication contraires, n'ont pas fait usage d'un langage globalement très clair. Conscients qu'une majorité pourrait être susceptible de basculer vers un retour au bon sens, nombre de militants de la cause ont fait profil bas pour rallier les suffrages, ramenant cet homme déconstruit à un simple mari sachant passer le balai et soucieux du consentement de son épouse dans les affaires intimes. Alors que d'autres, certes avec prudence et diplomatie, ont malgré tout laissé entendre qu'il y avait en fait bien davantage, un potentiel révolutionnaire explosif. Au-delà des coups de chiffon et des baisers non volés, l'homme déconstruit annonçait un gigantesque programme politique de rupture.

Ses défenseurs se réclamaient d'une histoire intellectuelle, car la pensée de la déconstruction a une histoire, qu'il faut revisiter pour mieux comprendre ce dont il s'agit. Pour être plus précis, ils se référaient seulement à la séquence la plus récente de cette histoire, plus militante que théorique. Au risque d'apparaître abusivement caricatural, je me hasarderai à la résumer en quelques mots. La société est structurée par des sphères de domination (le patriarcat, le néocolonialisme et le racisme, l'hétéronormativité, etc.) qui oppriment des minorités : les femmes, les non-Blancs, les LGBT+. Les victimes se doivent de mener le combat contre ces systèmes de domination et contre les individus qui les animent. Les personnes situées de l'autre côté de cette frontière opposant le Bien et le Mal, dans le camp des oppresseurs, doivent entrer dans la logique de la déconstruction, c'est-à-dire à la fois soutenir le combat des victimes contre le Système, et se révolutionner elles-mêmes, de l'intérieur en quelque sorte, pour se départir de tous les comportements oppressifs.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette vision du monde, notamment le paradoxe en forme d'injonction contradictoire consistant à inciter au mouvement (la déconstruction) alors qu'elle est fondamentalement empreinte d'une fixité fataliste. Mais je me contenterai pour le moment de souligner la simplicité sinon le simplisme de ses définitions, qui lui permet d'offrir une grille d'interprétation d'une exceptionnelle limpidité, donc un guide d'action puissant et efficace. Pour le noyau dur des militantes et des militants, l'« homme déconstruit » n'a rien de confus.

Cette pensée relativement claire, stable, voire répétitive et fermée sur elle-même, contraste fortement dans sa forme avec ce que fut la première époque des théories de la déconstruction. Un mouvement d'idées qui s'est cristallisé dans les années 1970-1980 aux États-Unis autour de ce que l'on a appelé la « French Theory » et qui se caractérisait par un style pour le moins abscons et nébuleux. Dans le méli-mélo des idées bouillonnantes et brouillonnes de la période, le combat contre les systèmes de domination interférait avec une autre conception de la déconstruction visant non pas l'homme avec une lettre minuscule, le mâle ordinaire, mais la personne dans la majesté de son humanité universelle. L'Homme déconstruit était tourné vers de tout autres horizons.

Ce fut, intellectuellement, une occasion ratée. Le manque de rigueur méthodologique, l'approximation flottante des définitions et le mélange des genres entre les idées et l'engagement militant enfantèrent un discours bavard qui finit par se perdre dans les sables. Pendant près de vingt ans, tout était devenu « déconstruction » pour qui se voulait à la pointe de l'innovation subversive outre-Atlantique.